

Essais québécois

Numéro 47, mars-avril-mai 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21659ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

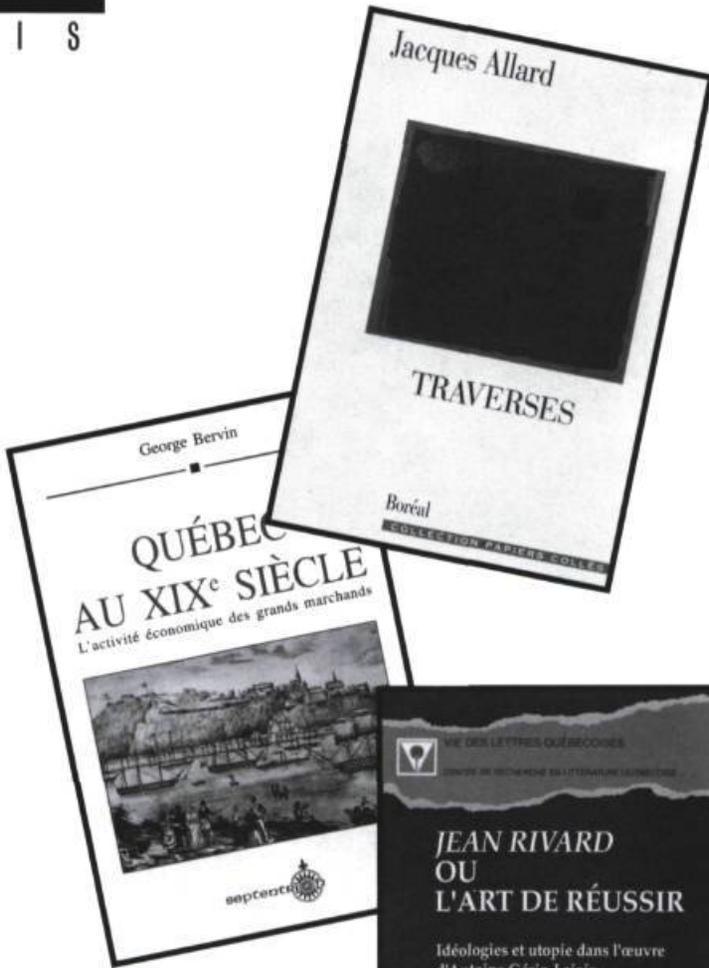
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1992). Compte rendu de [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (47), 31-37.

QUÉBEC AU XIX^e SIÈCLE
George Bervin
 Septentrion, 1991, 290 p.; 24 \$

Comme l'auteur le précise en deuxième titre, son livre porte sur l'activité économique des grands marchands de la ville de Québec au XIX^e siècle. Soyons encore plus précis, il s'agit ici surtout de la première moitié du siècle. Les grands marchands ou marchands-négociants de l'époque dans la capitale du Bas-Canada sont anglophones, ils ont des liens constants avec l'Angleterre et quelques-unes de ses colonies, avec les États-Unis, avec le Haut-Canada et, bien évidemment, avec le commerce bas-canadien. Ce qui les distingue des autres marchands, c'est, outre ce réseau commercial, qu'ils jouissent d'un crédit exceptionnel pour l'époque. Proches du pouvoir — ils sont fournisseurs des armées, par exemple — ils tirent de leur situation privilégiée et de la conjoncture très favorable du temps des avantages immenses, décuplés du fait qu'ils créent entre eux, entre leurs familles, des relations extrêmement serrées; les grands marchands n'épousent que des filles ou des sœurs de grands marchands, ne négocient prêts ou emprunts qu'entre eux le plus souvent; ils partagent les aventures commerciales, et leurs risques, à plusieurs, les formules de *partnership* et de *co-partnership* leur étant monnaie courante. Ces capitalistes audacieux sont en effet de toutes les aventures du siècle: navigation, scierie ou meunerie à vapeur, premières banques et compagnies d'assurances, aménagements portuaires, import-export de hauts rendements, entre autres. Endettés parfois jusqu'au cou, mais soutenus par une solidarité peu commune, ils sont portés par une vague commerçante qui aura peu de lendemains aussi euphoriques. Ces monopoles ne se maintiendront pas non plus indéfiniment. Déjà la petite bourgeoisie marchande canadienne-française fait ses



classes, s'immisçant à travers les mailles du réseau. Déjà s'annoncent aussi les spécialisations de la fin du siècle, et ces marchands banquiers et chargés des procurations économiques les plus diverses devront opter dans un sens ou dans l'autre. Mais leur histoire est fascinante.

Blanche Beaulieu

JEAN RIVARD
ou L'ART DE RÉUSSIR
Robert Major
 Presses de l'Université Laval,
 1991, 338 p.; 32 \$

Malgré les multiples approches théoriques qui renouvellent les études littéraires, rares sont les véritables *relectures* d'œuvre. Robert Major, avec *Jean Rivard ou l'art de réussir*, me semble avoir relevé le défi avec succès, emmenant le lecteur à relire avec lui cet ouvrage majeur du XIX^e siècle québécois. Partant du principe que, si un «producteur et industriel, visionnaire capitaliste, pionnier américain» de la trempe de Jean Rivard est généralement perçu comme un «brave habitant qui se replie friileusement dans les limites sécurisantes de sa paroisse» c'est qu'il y a eu détournement,

Robert Major se situe d'emblée en marge de la tradition critique. Cette position, pour le moins audacieuse, permet à l'auteur de mettre en relief des éléments qui étaient restés dans l'ombre jusqu'à aujourd'hui.

L'étude de Robert Major insiste «à divers niveaux sur l'intertextualité foisonnante de Jean Rivard, d'une part, et sur son inspiration profondément américaine, d'autre part [...]». L'auteur traite successivement des rapports entre Gérin-Lajoie et les États-Unis, du paratexte et de l'intrigue, puis s'attarde sur les jugements critiques parus au cours du XX^e siècle. Il souligne le caractère uniforme et réducteur de ce discours critique, qui s'est aligné sur celui de Mgr Camille Roy. Il établit ensuite un parallèle entre les livres possédés par Jean Rivard et l'histoire du héros, s'attardant principalement à *Robinson Crusoe* et à *La vie de Napoléon*, véritables

mis en abyme du récit de Gérin-Lajoie. Il montre enfin que l'intrigue obéit aux lois du genre utopique, terminant son étude par l'analyse de la dimension politique du roman.

Comme on peut le constater, le projet est vaste et la démarche adoptée, à la fois souple et rigoureuse. La démonstration est convaincante et le ton de l'auteur, de même que les procédés narratifs utilisés (narration au *je*, multiples clins d'œil au lecteur,...) facilitent l'adhésion du lecteur aux thèses développées. Bref, une étude éclairée et éclairante qui suscite l'intérêt dès les premières lignes et le soutient jusqu'à la fin, que l'on soit en accord ou non avec les propos tenus. À quand la relecture des autres romans du siècle dernier?

Hélène Marcotte

TRAVERSE
Jacques Allard
 Boréal, 1991, 212 p.; 19,95 \$

Au Québec, plusieurs écrivains et de nombreux écrivains font de la critique littéraire. Tantôt savante et universitaire, la critique littéraire connaît depuis l'après-conquête, des hauts et des bas. Avec *Traverse*, Jacques Allard jette un fin regard sur la naissance et l'évolution de la critique littéraire, celle de l'institution (religieuse) du début du siècle — plus particulièrement de Mgr Camille Roy — ou celle pratiquée aujourd'hui dans les médias et les universités. Il s'agit d'un livre fort captivant, écrit en entonnoir.

La première partie, survol général de la critique, met en évidence la grille socialisante et nationaliste utilisée pour expliquer le littéraire. Plus qu'un simple regard réductionniste, cette section initiale de *Traverse* se veut l'amorce d'une histoire de la pensée québécoise, une pensée sur laquelle se fonde toute entreprise intellectuelle, qu'on soit fier ou non d'y participer.

La seconde partie, plus proche de nos préoccupations, s'attarde à des événements ou à des phénomènes liés à la critique littéraire du XX^e siècle. On n'oublie pas la sauce nationaliste — ingrédient de base de notre univers littéraire, il est vrai — et la rengaine sur disque éraillé, ▶

des rapports Québec-France. Là-bas, ils pensent; ici, on s'y efforce encore. Heureusement, nos universitaires, enrichis au contact des hautes performances de nos aînés français, commencent enfin à maîtriser le langage de la profondeur critique. Sont donnés comme preuves la fondation de la revue *Voix et images du pays* en 1967, et tous les projets de recherche qui ont vu le jour au cours des années 80. Mais, malheureusement, apprend-on dans la troisième partie, les commentateurs de la littérature qui s'expriment dans les journaux et les revues culturelles ne font que perpétuer «l'effet Péladeau», c'est-à-dire qu'ils réduisent le littéraire à du «best-seller», du «populaire»... «du rentable, du jetable, renvoyant l'autre ('élitiste' ?), plus ou moins antique, au niveau de la référence éventuelle».

Somme toute, en lisant *Traverses*, vous éprouverez tellement de sensations que votre esprit critique y gagnera.

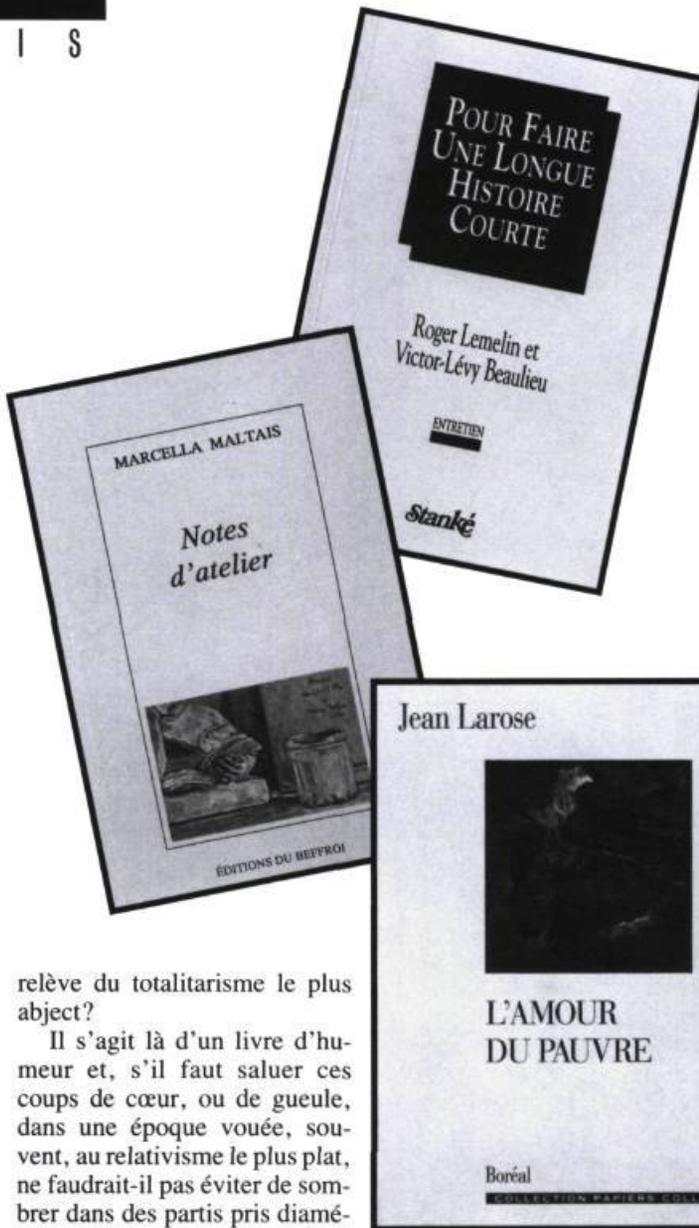
Christian Bouchard

NOTES D'ATELIER

Marcella Maltais
Du Beffroi, 1991, 137 p.; 12 \$

Il y a deux livres dans le livre de Marcella Maltais: les notes d'atelier proprement dites et un pamphlet contre la modernité, ses pompes et ses oeuvres! Les «notes» sont directement en prise sur son expérience d'artiste et, quoi que je puisse en penser parfois, elles expriment authentiquement sa perception et sa vision.

Pour ce qui est du pamphlet, je demeure cependant perplexe. Comment en effet ne pas applaudir lorsque l'auteur condamne ces jargons imbéciles et pseudo-universitaires qui, trop souvent, tiennent lieu de discours sur la peinture? Comment, pourtant, ne pas être consterné, lorsque quelques lignes plus loin, elle se livre à une incompréhensible apologie du réalisme socialiste qui, avant tout,



relève du totalitarisme le plus abject?

Il s'agit là d'un livre d'humour et, s'il faut saluer ces coups de cœur, ou de gueule, dans une époque vouée, souvent, au relativisme le plus plat, ne faudrait-il pas éviter de sombrer dans des partis pris diamétralement opposés, mais au fond symétriques de ceux que l'on prétend combattre? (Le côté réactionnaire de la modernité?) S'attaquer, je cite, à l'«imposition de la modernité», ne serait-ce pas, par exemple, faire l'effort préalable de situer la modernité dans sa trajectoire historique afin de mieux en comprendre la nature, le sens et les limites, sans pour autant recourir soi-même à de vieilles recettes discréditées?

Après environ cinq siècles de «modernité», notre monde, c'est un fait, débouche sur le vide. Marcella Maltais qui, comme la nature qu'elle prétend servir, a «horreur du vide», a résolu de réagir. Mais si, toutefois, elle voulait bien raison garder, il serait plus simple de la rejoindre sur de nombreux points comme, entre autres, ce «spirituel dans l'art», également cher à Vassili Kandinsky et pourtant à mille lieux des thèses de Staline sur la peinture policière...

Patrice Remia

En cette période de récession (et celle dite économique n'est que l'appendice d'une autre beaucoup plus grave...), s'il reste une chose dont le Québec a un urgent besoin, c'est bien de textes polémiques et volontairement provocateurs. Car bien que l'idéologie nationaliste nous ait permis d'amorcer un mouvement de décolonisation, elle a fini par nous conduire dans une sorte de complaisance contraignante et aliénante. Pour se libérer, il faut être capable de se critiquer. Se refuser à critiquer la québécitude signifie accepter, valoriser les traumatismes et les infirmités qu'elle renferme: une langue qui ne parvient pas à se détacher des choses «ordinaires», du pain et du beurre; une francophobie qui en fait relève de l'envie, de la rancœur et d'un sentiment refoulé d'infériorité; un système d'éducation dont on a évacué la formation littéraire...

Larose fait œuvre utile et tonique; mais il ne devrait pas limiter son talent immense à la seule critique de notre pauvreté; il peut faire beaucoup mieux: il fait partie de la famille des grands écrivains.

Maurice Pouliot

POUR FAIRE UNE LONGUE HISTOIRE COURTE

Roger Lemelin et Victor-Lévy Beaulieu
(Entretien)

Stanké, 1991, 199 p.; 17,95 \$

L'AMOUR DU PAUVRE

Jean Larose

Boreál, 1991, 254 p.; 22,50 \$

On le dit prétentieux, méprisant, réactionnaire, «trop français», et de manière tout aussi prétentieuse, méprisante, réactionnaire et oh! combien québécoise, on lui tourne le dos en haussant les épaules. Ce faisant, on ne saurait mieux illustrer ce que Jean Larose s'évertue à pourfendre: l'amour de notre pauvreté d'être et donc la haine de la richesse d'être. En ce pays — il faut bien que quelqu'un le dise! — l'intelligence, la culture, le savoir font peur. D'autant plus peur lorsque l'attaque est écrite dans une prose d'une richesse et d'une ampleur rares, une prose qui se déploie avec aisance aussi bien dans l'anecdote banale que dans les concepts les plus abstraits. Certains crieront donc à l'élitisme. Comment peut-on oser ne pas écrire pour les gens «ordinaires»?

Il n'est certes pas essentiel d'avoir l'âge de la nostalgie pour tomber sous le charme de cette conversation que le père de Roger Lemelin, un très bon patineur, n'aurait pas désavouée: petit bloc égotiste autour duquel Roger, son fils, fait des huit d'une parfaite exécution. Roger Lemelin et Victor-Lévy Beaulieu s'abordent en toute sympathie, mais prudents comme des chats complices. Ce n'est pas un face à face, mais bien un côté à côté où l'on ne tente pas de s'arracher des aveux difficiles mais plutôt de suivre le fil conducteur d'une mémoire double. Roger Lemelin feuillette un désuet petit album de famille, évoquant de vrais personnages, qui semblent colorés des teintes de la fiction; Victor-Lévy Beaulieu, l'interviewer, lui fait parfois écho. Le passé remémoré se tricote tout seul: enfance dans le froid de l'hiver, famille *surchargée*, quartier qui constitue à lui seul

un univers. La narration coule, sans défaillances, émaillée de souvenirs parallèles. C'est une sorte de chaleureux et paisible monologue à deux voix, bien articulé, dans une langue typique à chacun, détendue, étonnamment vraie.

Descriptions d'usines ou de chantiers, des coulisses de la politique, évocation du pouvoir religieux, réflexions sur l'écriture se succèdent dans un livre qui ne présente pas un seul temps mort. Roger Lemelin est devenu écrivain en secouant son quartier «comme un pommier». Il a réussi très vite à monter «la pente douce». A-t-il toujours été l'homme simple qui nous parle aujourd'hui? Ses propos mériteraient sans doute le décapage d'un peu d'autocritique dont l'absence semble évidente à la vue d'une photographie du jeune auteur, les pieds sur un bureau, lisant son propre livre... Naïveté d'époque ou bien outrecuidance? Pourtant quand Victor-Lévy Beaulieu lui demandera de préciser les souvenirs qu'il garde de son premier voyage d'écrivain à Paris, il dira simplement: «J'aimerais mieux qu'on reparle de la Gaspésie».

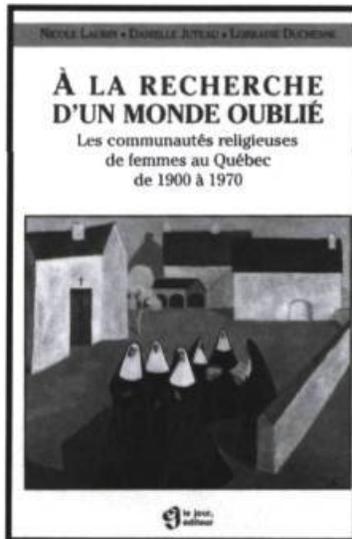
Roger Lemelin, c'était un homme bien en selle. Son œuvre n'a pas englouti sa vie ni son âme et lui a plutôt servi de tremplin. Il n'est pas, comme Victor-Lévy Beaulieu, «infesté» de littérature. Mais ces entretiens, touchant rappel d'un passé oh combien révolu, témoignent que «L'important n'est pas de réussir, ce qui ne dure pas, mais d'être là, ce qui est ineffaçable» (J. Maritain).

Michèle Warren-L.

À LA RECHERCHE D'UN MONDE OUBLIÉ LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES DE FEMMES AU QUÉBEC DE 1900 à 1970

Nicole Laurin, Danielle Juteau, Lorraine Duchesne, Le Jour, 1991, 432 p., 29,95 \$

Au moment où elles se mettent en contact avec les communautés pour réaliser leur étude, ces trois sociologues de l'Université de Montréal doivent définir l'essentiel de leur projet pour convaincre les supérieures, archivistes et secrétaires générales d'y participer. Dès lors, elles affirment que le but de la recherche est d'exposer au grand jour l'ap-



port social des communautés et, dans une perspective féministe, de rendre justice à ces religieuses qui, femmes également, ont travaillé pour leurs «sœurs». On veut aussi sortir des stéréotypes qui présentent les religieuses comme des mystiques, des filles pas mariables ou des femmes qui entraînent au couvent parce que seul endroit à l'époque leur permettant de «faire carrière» et «d'avoir du pouvoir». Bref, l'essai vise à circonscrire l'identité et le travail de ces religieuses.

Dans la première partie, les auteures se situent en tant que femmes, sociologues, féministes désireuses de rompre avec une certaine approche trop cartésienne et objectiviste. Elles décrivent leurs options, leurs choix méthodologiques et leur travail de chercheurs. Dans la seconde, elles rendent compte des résultats de l'enquête et de l'analyse. Décevant, ce volet reprend le ton et la manière qu'on avait d'abord voulu rejeter.

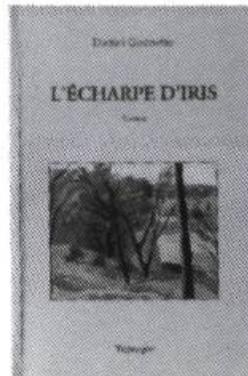
Alors que la partie initiale permet d'apprendre comment les chercheuses sont «entrées en religion», ont fait leur le jargon religieux et se sont imprégnées de leur objet d'étude au point d'en être transformées, dans la suivante, les chercheuses s'effacent derrière «l'objet»; les sœurs vues sous tous les angles de la statistique la plus réductrice.

D'une part, on restitue l'ambiance d'un couvent, que ce soit la collation aux biscuits à feuille d'érable avec un verre de jus de raisin ou le malaise éprouvé en face des provinciales des grandes communautés, dont l'autorité et le charme font qu'on a le sentiment de se trouver en présence d'un premier ministre. La deuxième moitié, par contre

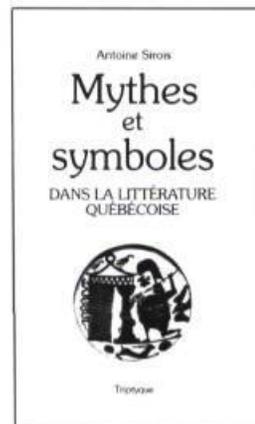
**T R I
P T Y
Q U E**

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

TÉL.: (514) 524-5900



Daniel Guénette
L'ÉCHARPE D'IRIS
300 p., 19,95 \$
(roman)



Antoine Sirois
MYTHES ET SYMBOLES
dans la littérature québécoise
156 p., 17,95 \$
(essai)



Marie Savard
POÈMES ET CHANSONS
98 p., 14,95 \$
(poésie)

Robert Giroux
C. Havard
R. LaPalme
LE GUIDE DE LA CHANSON QUÉBÉCOISE
180 p., 15,95 \$
(essai)



Richard Baillargeon
Christian Côté
DESTINATION RAGOU
Un livre
Une carte
Une cassette
180p., 24,95 \$
(essai)



sous la dir. de Francine Couture
LES ARTS ET LES ANNÉES 60
170 p., 19,95 \$
(essai)



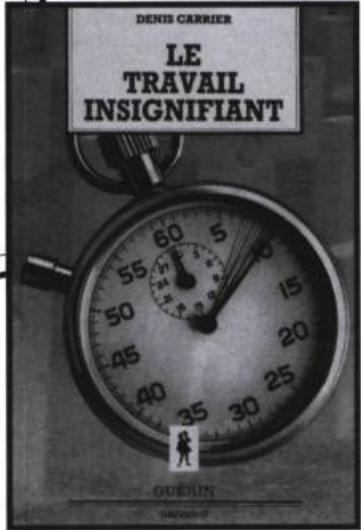
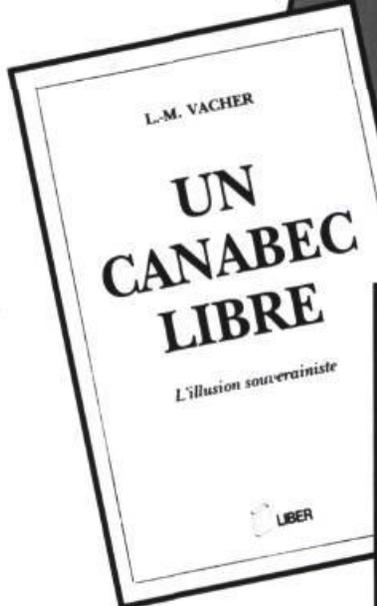
nous apprend que l'espérance de vie des religieuses dans les années 50 était de trois ans plus élevée que celle des laïques ; «qu'au cours de l'ensemble de la période étudiée, 78,7 % des femmes entrées en communauté viennent de petites agglomérations de moins de 5000 habitants, très peu de religieuses (5,2 %) sont originaires de villes de 5000 à 15000 habitants et seulement 15,6 % d'entre elles viennent d'agglomérations de 15000 habitants et plus». Et puis après!

La volonté de faire de la sociologie «autrement» aurait dû influencer autant la présentation des résultats que la description de la méthodologie. J'attends le roman féministe de ces chercheuses qui décrira le travail et l'apport des sœurs au Québec.

Robert Beauregard

UN CANABEC LIBRE
L'ILLUSION SOUVERAINISTE
Laurent-Michel Vacher
Liber, 1991, 84 p.; 9 \$

Depuis le RN (Ralliement national), le RIN (Rassemblement pour l'indépendance nationale), le MSA (Mouvement souveraineté-association), et maintenant avec le Parti québécois, l'option Québec, pour employer un terme connu, a pris de nombreux visages... et subi bien des déboires. Que la pénible ascension d'un parti voué à faire l'indépendance ait abouti, après la victoire de 1976, à l'échec de son projet sinon à la défaite électorale, il n'est pas d'explications ni de coupables présumés qui en ont épuisé la signification. Que, par la suite, ce bon Gouvernement se soit vu tasser par le traditionnel... et fédéraliste parti de Robert Bourassa n'a pas amené non plus des explications ni pointé des coupables plus significatifs. La question du Québec demeure entière, les voies et les enjeux en cause, aussi peu déterminés qu'au départ de l'aventure. Ren-



versement de situation, le parti de Robert Bourassa a pris l'allure, (le travesti?) de celui qui ferait, peut-être, s'il le fallait, acculé à rien d'autre, accéder le Québec à... l'indépendance? la souveraineté? un statut particulier? le statu quo renouvelé?. En cela, selon Laurent-Michel Vacher, il ne diffère pas du Parti québécois, car les deux partis en sont venus à parler le même langage; leur souveraineté — l'indépendance s'est fondue dans la brume des discours opportunistes — n'en est pas une et les formules d'association avancées sont toutes de la même eau fédérale, une eau un peu bourbeuse dans laquelle une chatte ne retrouverait sûrement pas son chat. Pour Laurent-Michel Vacher, le PQ a corrompu le projet indépendantiste québécois, et les vrais indépendantistes, les fervents d'une liberté difficile mais vraie pour le Québec ne devraient pas s'en remettre à lui pour la réaliser.

Une autre position, un discours entier qui écorche, mais aussi des interrogations qui correspondent trop souvent aux nôtres pour qu'elles nous laissent indifférents, dans notre toujours extrême perplexité.

Jeanne Genest

LE TRAVAIL INSIGNIFIANT
Denis Carrier
Guérin, 1991, 183 p.; 12,95 \$

Pratiquement aucune profession, aucun métier n'est à l'abri d'une croissance anormale du taux d'absentéisme, avec les problèmes d'alcoolisme, de toxicomanie, de burn-out, de dépression... tous reliés à la santé mentale. C'est que chaque emploi impose un horaire intrusif, des tâches coulées dans le béton, une logique compartimentée en formulaires, dénaturant puis dévalorisant les fonctions et responsabilités, du menuisier aliéné de ses outils au médecin «pogné» à passer ses patients à la chaîne au son d'un «tchik tchik» machinal.

Avec une neutralité polie, Denis Carrier fait le tour du sujet. Il couvre des aspects déterminants, souvent ignorés, pour démontrer, qu'en fin de compte, une course aveugle à la productivité chez l'être humain nuit à cette productivité si con-

voitée. Simple gros bon sens, pourtant. Par exemple, rêve-t-on d'obtenir une bonne récolte de blé sur un sol pauvre et sous un climat désertique? L'auteur l'expose par la bouche de gros canons: de Claude Béland à Hubert Reeves, en passant par Jean-Paul L'Allier et... bref, 405 références bibliographiques pour 155 pages de développement!

Toutes ces références (la moitié aurait suffi) illustrent la naissance d'un économisme nouveau, issu de notre expérience coopérative, du «small is beautiful» (E. F. Schumacher) des Anglais et de l'approche japonaise. Lecture réconfortante en ceci qu'elle montre le contraste entre cette méthode et la pratique économique de nos gouvernements. Non, l'ouvrage ne manque ni de signification, ni d'intérêt. Mais ce bombardement de citations a eu pour effet, du moins chez moi, de rendre la lecture aride, en détournant continuellement l'attention de sa base: la réflexion personnelle de l'auteur. Ce dernier aurait pu en assumer davantage (et avec bonheur) comme en témoigne cette pensée: «nos oreilles ont des murs plus difficiles à faire tomber que le mur de Berlin».

André Marceau

LES ARTS ET LES ANNEES 60
Sous la dir. de
Francine Couture
Triptyque, 1991,
168 p.; 19,95 \$

Si je dois vous parler, un tantinet sur le fond, de *Les arts et les années 60* (au Québec), je souhaiterais m'en tenir à l'article d'introduction («Vers la sensibilité postmoderne») du parisianissime Pierre Restany. Ce dernier, désormais reconverti au «post-modernisme», situe à juste titre la restructuration du marché de l'art, toujours dans les années 60, autour d'un axe Allemagne / États-Unis. C'était la «consolidation de l'expressionnisme abstrait», expérience magistrale, qui avait assuré la complète souveraineté d'un «art américain», pour la première fois indépendant de l'Europe.

Alors que l'exposé des événements qui ont prélué à la situation actuelle apporte d'utiles précisions, les conclusions pour le moins quiétistes de Pierre Restany me paraissent douteuses. Peut-on se faire le chantre du postmodernisme sans

s'interroger au préalable sur le sens d'une «modernité» certes agonisante? Question «inconcevable», comme on dit à Paris!

Heidegger, cité dans l'article, a, dès l'après-guerre, entamé une réflexion (ambiguë?) sur les phénomènes résultant des techniques et des technologies. Il fait d'ailleurs pour moi peu de doute que «technologie» et camps de la mort ne sont pas absolument étrangers, ceci, toutefois, excède mon propos de quelques encablures. Il faut enfin savoir qu'une telle approche est susceptible de se heurter à des résistances dans une Amérique du Nord où prédomine une forme vieillissante, pour ne pas dire sénile, du «fétichisme technologique»!

Précisons, pour conclure vite, que les contraintes apportées au quotidien par «l'impératif technologique» ont pour conséquence d'expulser l'homme hors de sa culture (hors de sa sphère d'existence propre). Ne serait-ce donc pas dans cette optique, un peu moins parisienne, j'en conviens, qu'il conviendrait d'apprécier la nature de l'espace «réservé» (comme dans réserve indienne!) à l'art de notre temps? Un tel questionnement ne serait-il pas au fond préférable à une adaptation pure et simple aux dernières métamorphoses du «monstre»? L'ouvrage témoigne d'une réflexion utile à la compréhension d'une période charnière, au Québec comme ailleurs.

Patrice Remia

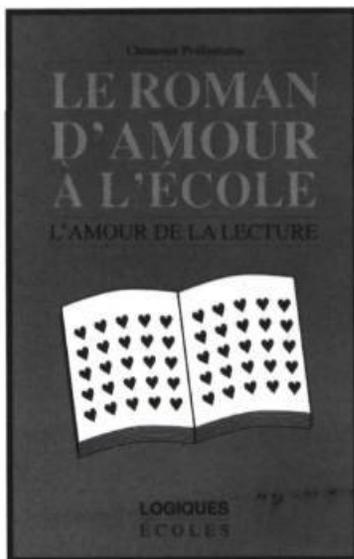
LE ROMAN D'AMOUR À L'ÉCOLE

Clémence Préfontaine
Logiques, 1991,
269 p.; 24,95 \$

LE GOÛT DE LIRE ET LA BANDE DESSINÉE

Pierre Roy
ACALJ, 1991, 213 p.; 17,95 \$

Amener les jeunes à lire, voilà l'un des objectifs les plus importants de l'école. La partie est gagnée, ou presque, si l'enfant gradue, capable de retrouver par lui-même la connaissance là où elle se trouve: dans les livres, qui consignent l'énorme expérience de l'humanité et dans toutes les autres sciences et techniques que la lettre rend accessibles. Pour le pédagogue, il s'agit donc d'arriver à ancrer l'habitude de lire chez les jeunes, car on le sait, qui a lu lira, sa vie durant. Clémence Préfontaine estime que, pour atteindre cet objectif, il faut partir de ce que les jeunes, certains jeunes, lisent déjà. Puisque les romans d'amour type Harlequin sont populaires, chez les adolescentes surtout, profitons de cette porte ouverte pour aller plus loin. En reprenant ce matériel en classe, on accélère le mouvement qui porte à lire et l'on peut concurremment amorcer une réflexion sur la vision du monde, de la société, des relations interpersonnelles que cette littérature véhicule. Par ce chemin de l'analyse se développera un sens critique plus aiguisé qui peut enclencher des choix plus exigeants.



Pour Pierre Roy, le biais de la bande dessinée semble encore plus prometteur. Car, soutient-il, les lecteurs de bandes dessinées sont déjà des lecteurs et le resteront. Son livre, publié par l'Association canadienne pour l'avancement de la littérature de jeunesse, fait état d'une expérience menée auprès d'élèves de la 5^e année du primaire; convaincu que la bande dessinée est un déclencheur efficace, l'auteur a choisi une série de bd humoristiques qu'il a mises à la disposition des enfants. Les conditions de l'expérience et de sa réussite sont doubles: que la période de lecture à l'école soit régulière et surtout libre. Il ne s'agit donc pas de tester les enfants sur ce qu'ils lisent ou ont lu; il s'agit plutôt de ménager l'espace et le temps, de fournir un choix intéressant et de laisser les enfants

faire le reste. Ils sauteront sûrement d'abord sur les bd, mais ils en viendront petit à petit à d'autres lectures.

Deux projets pédagogiques donc, destinés à encourager les habitudes de lecture à l'école. Si Clémence Préfontaine ne cache pas que sa démarche a aussi un aspect idéologique: démystifier les romans d'amour traditionnels qui reposent sur les conventions d'une société dans laquelle le mâle et l'argent dominant, elle rejoint Pierre Roy dans une démarche qui associe étroitement les jeunes dans le choix des matériaux d'apprentissage. Notons que Pierre Roy a consacré plus de la moitié de son livre à l'analyse des bd qu'il avait choisies pour mener son expérience au bénéfice des enseignants qui voudront en profiter.

Blanche Beaulieu

LE GUIDE DES MÉDECINES DOUCES ET AUTRES PRATIQUES

Micheline Blais
Stanké, 1991, 380 p.; 24,95 \$

Ce livre n'est pas fait pour alimenter la discussion entre partisans et adversaires des médecines douces, car il s'agit réellement d'un guide pour nous mettre sur la piste de ce qui nous intéresse. J'avais cherché, à Montréal parce que j'imaginai me donner ainsi les meilleures chances, l'adresse d'un centre spécialisé, mais en vain. En ouvrant ce guide, j'ai trouvé

UNE NAISSANCE HEUREUSE

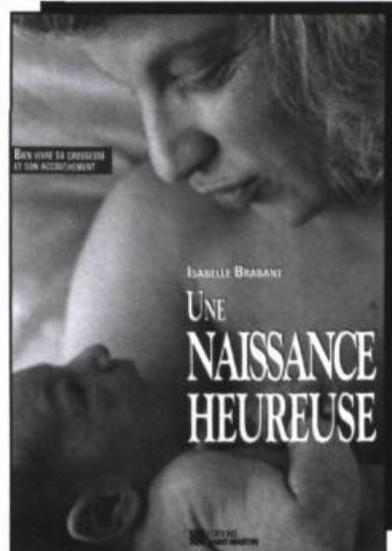
Isabelle
Brabant



Sage-femme

Ce livre se veut une sorte de guide de voyage. Vous y trouverez une description de ce qui se vit au cours des différentes étapes de la grossesse, de l'accouchement et des premiers temps après la naissance du bébé.

Une naissance heureuse
Bien vivre sa grossesse
et son accouchement



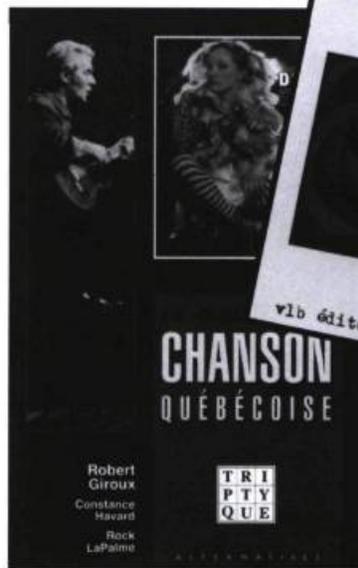
400 pages

29,95 \$

facilement la piste des ressources dans ma région. Le champ est très large de ces pratiques que l'on qualifie d'*alternatives* ou de *douces*! Elles sont ici classées par type d'intervention (massage, approches corporelles, approches énergétiques, soins naturels, etc.). Elles sont exposées en quelques lignes où l'auteur précise très souvent le nom de l'initiateur de la méthode. Des références exactes renvoient le lecteur à des écoles ou associations et à des titres d'ouvrages s'y rapportant, ce qui est très utile pour quiconque est décidé à recourir à ce genre de thérapies et à magasiner pour trouver ce qui lui conviendra le mieux.

Quel étonnement pourtant à la lecture de certains chapitres qui ne proposent plus des solutions de rechange à la médecine traditionnelle, mais d'*autres pratiques*! On y trouve des mouvements de spiritualité, des communautés à fondement spirituel et des mouvements pour la paix; on parle de parapsychologie, d'astrologie, de tarot aussi bien que de méditation sous 14 formes différentes et de la pratique intensive du journal intime... On peut être d'accord sur l'importance d'une approche globale dans la recherche d'équilibre et de mieux-être, mais si le choix d'un intervenant ou d'une thérapie demande une certaine prudence, comme le suggèrent d'ailleurs éditeur et auteur, à plus forte raison faut-il être très informé quand ce choix entraîne une adhésion à un groupe ou à une philosophie de vie. Ce *guide* (ou mieux *répertoire*) ne fait qu'informer sur tout ce qui existe et respecte ainsi très bien les limites du genre, puisqu'il n'évalue aucune pratique. Cependant, il recense tant de choses qu'il sème quelque peu la confusion; il aurait pu se limiter aux pratiques parallèles à la médecine officielle, il nous serait alors apparu totalement crédible.

Monique Grégoire



LE GUIDE DE LA CHANSON QUÉBÉCOISE
Robert Giroux
Triptyque et Syros/
Alternatives,
1991, 179 p.; 15,95 \$

DESTINATION RAGOU: UNE HISTOIRE DE LA MUSIQUE POPULAIRE AU QUÉBEC
Richard Baillargeon
et Christian Côté
Triptyque, 1991,
179 p.; 24,95 \$

Sous la direction de Robert Giroux, les éditions Triptyque sont en train de nous doter d'un ensemble assez impressionnant d'études sur la chanson québécoise. Que ce soit la place de la chanson dans la programmation radiophonique ou la fonction conative de la chanson populaire, rien ne leur échappe, rien ne les rebute. Leurs deux derniers-nés, quant à eux, sont des œuvres de synthèse.

Publié dans la collection «Les guides culturels Syros», *Le guide* de Giroux s'en tient à la méthode d'analyse et de présentation qui est la marque de cette collection. Chaque chapitre correspond à une tranche chronologique et contient une partie qui renseigne sur le contexte historique, politique et culturel et une autre qui fait fonction de dictionnaire dans lequel se retrouvent nos principaux compositeurs et interprètes. De par la somme des renseignements qu'il renferme, de par le regard, à la fois perçant et cri-



tique qu'il pose, ce livre a toutes les chances de devenir la bible des amateurs de chanson québécoise des deux côtés de l'Atlantique. Un ouvrage de référence indispensable!

De leur côté, les auteurs de *Destination Ragou*, plaignent pour musique typiquement québécoise. Pour eux, rien de plus simple, tous les ingrédients font déjà partie de notre culture musi-

cale: mélanger — on ne précise pas dans quelles proportions — de la musique traditionnelle québécoise avec de la franco-antillaise et de l'anglo-saxonne, assaisonner et laisser mijoter. Le «ragoût» est prêt à être servi. Et avec les «ragoûts» cajun et chicano, nous compléterions le triangle de la latinité nord-américaine.

Mais trêve de plaisanteries! Le propos du livre n'est pas dénué de bon sens et ses auteurs ont une connaissance de la chanson populaire, d'ici et d'ailleurs, absolument renversante. Malheureusement leur texte, tant au niveau de l'écriture que de l'organisation, est très faible. Plus des deux tiers du livre sont consacrés à des choix de pièces et de disques, à un lexique, à une bibliographie, etc. On a joint une carte impressionnante qui illustre l'évolution de la musique québécoise et une cassette qui contient trente titres... un surprenant petit cocktail, hilarant, nostalgique. Quel plaisir de réentendre Marius Delisle, Le Trio Lyrique et *En veillant su'l perron!*

Maurice Pouliot

Les éditions TROIS présentent



14⁹⁵



29⁹⁵

TROIS
Éditions TROIS

En vente chez votre libraire

**LETTRES DANGEREUSES
À YVES BEAUCHEMIN**
Henri Tranquille
VLB, 1991, 162 p.; 15,95 \$

Après *Lettres d'un libraire* (1976) et *Des lettres sur nos Lettres* (1984), dans lesquelles il s'adonnait à une critique acerbe du milieu littéraire, Henri Tranquille revient à la charge avec *Lettres dangereuses à Yves Beauchemin*. Écrites de 1970 à 1975, ces lettres, précise-t-il, «vinrent à un cheveu de ne pas paraître, à cause de certaines — non précisées — d'entre elles. Quelques-unes en effet traitent de questions politiques, sujet risqué s'il en est aux lendemains de la crise d'octobre. Il faut avouer cependant que dans l'ensemble ces lettres apparaissent bien inoffensives. L'impact qu'aurait produit à l'époque la réflexion critique de l'épistolier sur les politiciens, sur l'histoire sociale et culturelle des années 70, semble quelque peu désamorcé aujourd'hui. Malgré tout, cette correspondance présente un intérêt certain ne serait-ce que pour la verve de son auteur. Comme l'affirme ce dernier, «la façon de dire est divinement plus importante que la chose à dire».

Parmi les sujets les plus divers qu'il aborde, l'épistolier polémiste affectionne la littérature et plus précisément la critique littéraire. Aussi s'en donne-t-il à cœur joie. À ses yeux, «cinq sur six [poètes québécois] de la dernière fournée semblent avoir un cerveau fêlé, dérangé détraqué et sans talent». Plus loin il s'en prend aux «casse-pieds si moroses du prétendu nouveau roman et de la prétendue nouvelle critique», et parmi ces «gens barbants», à nul autre que Roland Barthes, ce «nain connu, trop connu» estime le critique. Au sujet d'une relation de voyage de Jean-Louis Laporte, «lavasse sans la moindre saveur», il tire à boulets rouges: «C'est à geindre, bêler, hurler, gueuler et surtout bâiller tant tous les mots sont ennuyeux et même ennuyants». Seuls quelques auteurs ont droit à sa clémence, parmi ceux-ci Yves Beauchemin, le destinataire de ses lettres, qui fréquentait alors la librairie Tranquille et écrivait *L'enfirouapé*, c'est-à-dire bien avant la célébrité qui vint avec *Le matou*. À cet égard, on ne peut que déplorer l'absence des lettres de ce dernier. Henri Tranquille reconnaît lui-même qu'«une correspondance qui n'est pas une conver-

sation échangée comme en présence l'un de l'autre interlocuteur devient un peu lettre morte. Si un seul parle, le dialogue manque de réparties». Quoi qu'il en soit, la correspondance du libraire a ceci de particulier qu'elle témoigne d'une époque où penser librement au Québec représentait encore une activité «dangereuse».

Pierre Rajotte

**LA JUSTICE?
QUELLE JUSTICE?**
Marc Brière
Stanké, 1991, 174 p.; 15,95 \$

Le juge Marc Brière du Tribunal du Travail du Québec est un juge qui écrit: sur les réflexions qu'amène sa pratique et parfois celle des autres cours de justice, sur le système et — le mythe ne serait pas intouchable — sur la justice elle-même. Le juge partage, semble-t-il, la lassitude et les craintes des citoyens devant l'impéritie des *justiciers* en bien des occasions, les lenteurs, les incohérences et surtout la rigidité, le monolithisme de la justice. Il parle de tout cela d'un peu plus haut et d'un peu plus près que le simple citoyen. Avec plus de liberté parfois, même s'il s'agit d'une liberté prudente, courageuse somme toute, mais aussi avec moins de passion et jamais de colère, son devoir de réserve commandant et refrénant ses ardeurs. Ses commentaires s'étendent en fin d'exercice à d'autres domaines, connexes ou apparentés; il y manifeste ses préférences en matière de comportement social et de relations interpersonnelles. La tolérance, l'esprit de conciliation y sont partout présents. En matière de justice les péquenots que nous sommes, maintenus depuis toujours au plus bas niveau des prétoires, feront l'expérience d'un discours nouveau, aucunement exhaustif, il s'en faut, mais pertinent et éclairant dans les thèmes choisis. Le ton y est pour beaucoup, jamais pesant ni dogmatique, à peine caustique à l'occasion, mais assez ironique pour nous réjouir souvent. Ce discours, les responsables du système devraient l'écouter avec attention: les critiques de l'intérieur, en particulier ce type de critiques, adaptées et positives, sont toujours moins dangereuses que la colère suscitée par l'inéquité et l'injustice rendues.

Blanche Beaulieu

LA BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE



«(...) un cadeau, sûrement le plus beau et le plus généreux que l'édition québécoise ne nous ait jamais fait.»

Maurice Pouliot, **NUIT BLANCHE**

La «Bibliothèque du Nouveau Monde» rassemble, en éditions critiques, les textes fondamentaux de la littérature québécoise, des origines à nos jours.

Sous la direction de Roméo Arbour et Jean-Louis Major, de l'Université d'Ottawa, et de Laurent Mailhot, de l'Université de Montréal, ce projet est conçu selon la perspective des grandes éditions nationales.

La collection se présente dans un format de 13,5 cm x 21,5 cm relié avec jaquette sous acetate et boîtier individuel.

NOUVEAUX TITRES :

ARTHUR BUIES CHRONIQUES II

FRANCIS PARMENTIER
476 p. ISBN: 2-7606-1551-0

ALAIN GRANDBOIS AVANT LE CHAOS

NICOLE DESCHAMPS, CHANTAL BOUCHARD
380 p. ISBN: 2-7606-1542-1

LAHONTAN OEUVRES COMPLÈTES I, II

RÉAL OUELLET, ALAIN BEAULIEU
1476 p. ISBN: 2-7606-1540-5 (vol. I et II)

RINGUET TRENTE ARPENTS

JEAN PANNETON, ROMÉO ARBOUR
ET JEAN-LOUIS MAJOR
522 p. ISBN: 27606-1541-3

■ PUM ■

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Disponible en librairie ou chez:



gaëtan morin éditeur
distributeur exclusif des Presses de l'Université de Montréal
C.P. 190, BOUCHERVILLE, QUÉBEC, CANADA, J4B 5Y6
TEL.: (514) 449-2369 TELEÉC.: (514) 449-1096